

L'art engagé

De l'art et de ses rapports au politique

Le Devoir, 14-15 février 1998

L'ART INQUIET

Motifs d'engagement

MIKI GINGRAS

Galerie de l'UQAM
1400, rue Berri, salle J-R120
Jusqu'au 28 février

BERNARD LAMARCHE

La question de l'art engagé, et de l'engagement lui-même, a toujours suscité matière à paradoxe. Longtemps a-t-on cru l'art entièrement libre des contraintes de mise en marché de l'art, allégé des préoccupations tributaires à sa propre visibilité. C'était avant de s'interroger sur ce en quoi cet art si «pur» participait également d'une sensibilité stratégique à l'institution. A le dissocier d'intérêts basement mercantiles, à ne saisir l'art qu'en tant qu'activité axée uniquement sur un désintérêt strictement esthétique, philanthropique, on en est venu inversement à considérer comme suspect l'art dit engagé comme étant du plus grand des opportunistes. Ou à croire que pour qu'il y ait programme politique, l'esthétique doit en souffrir.

De l'art et de ses rapports au politique, on n'a pas fini d'entendre parler. C'est un peu ce genre de question que tente de soulever l'exposition présentement accrochée à l'UQAM, *L'Art inquiet - Motifs d'engagement*, gracieusement de la conservatrice et maintenant directrice de la galerie, Louise Déry, assistée de Monique Régimbald-Zeiber. Une exposition singulière, admirablement accrochée, qui soulève moult questionnements sur les diverses manières de voir la notion d'engagement, qu'il soit politique, social, artistique, pourvu qu'il dépasse des degrés plus économiques d'implication qui se placent au-dessus de la mêlée.

Il faut savoir qu'en point de fuite de cet événement, on retrouve Paul-Emile Borduas, l'auteur de l'incendiaire manifeste du *Refus global*, dont on commémore cette année le cinquantième de publication. Plutôt que de revenir sur ce monument avec une exposition historique, il a été choisi de poser réflexion sur ce phénomène de l'art engagé à travers des œuvres contemporaines. Si l'exposition est singulière, au risque peut-être de provoquer des résistances chez les visiteurs, force est d'admettre qu'elle ré-

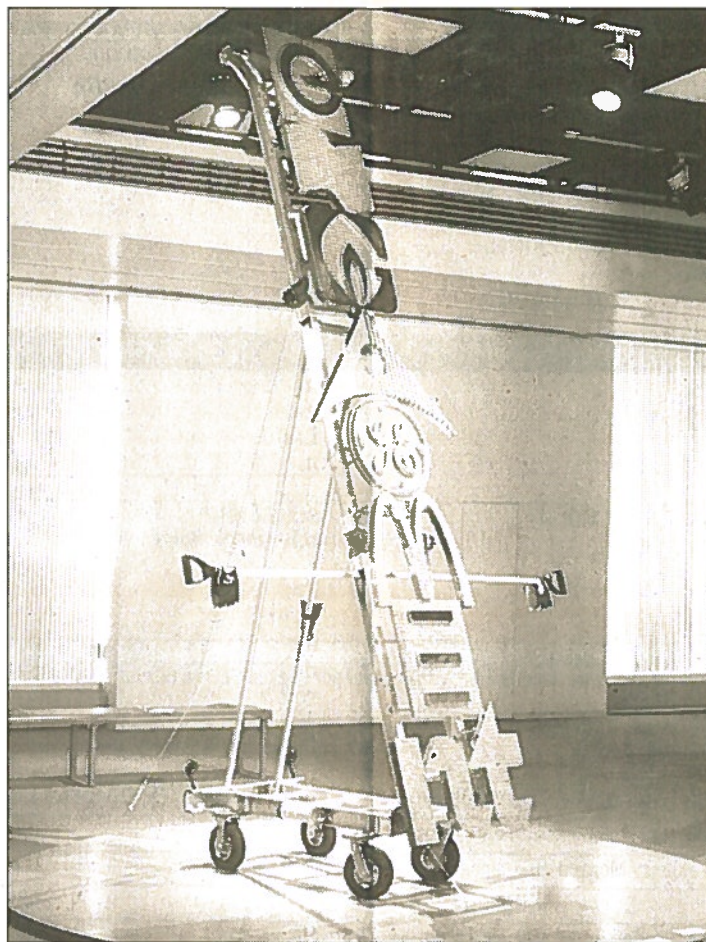
vèle des œuvres «qui ne sont pas [totalement?] *quiètes*». L'engagement prend ici des tournures variées qui ne contournent pas toujours le paradoxe de voir une institution inviter des artistes «engagés» à divers degrés (activistes, performeurs, enseignants, etc.) à se prononcer sur cette épineuse question au sein d'une institution universitaire.

Les œuvres

Mieux connu en duo sous le vocable *Attitudes d'artistes*, le déplacement est grand pour Jacky G. Lafargue, dont les manifestations se font le plus souvent dans la rue. On a vu de ces panneaux de type publicitaire portés sur le dos des intervenants, reprenant, soulignés par des slogans mordants, les portraits de gens marginalisés, l'an dernier à Quartier Éphémère. Le passage de la rue à la galerie pose défi. Une sorte de chariot à roulettes supporte une échelle accueillant un acrostiche visuel. Différents logotypes d'organismes en vue, reconstitués à l'aide de pièces de cent, épellent verticalement le mot «engagement». Retenue au sol par des câbles, immobilisée, accablante en quelque sorte, l'œuvre de Lafargue se joue habilement du thème (quoiqu'il serait aisé de penser qu'elle aborde la question au tout premier degré) sous une esthétique peu aguichante.

Idem pour le duo Doyon-Demers, qui fait plus volontiers dans la performance hors des institutions (pour mieux en considérer les mécanismes, et pour mieux y accéder, dirait Bourdieu). Le duo a ici créé une antichambre grillagée, sorte de musée personnel, pour accueillir des œuvres «excédentaires» désignées pour être enfouies virtuellement dans les entrailles d'Internet (www.cam.org/~doydem/in_situ), pris ici comme nouvelle institution pour y légitimer l'art. Le projet déplace une action entreprise auparavant par le duo d'enfouir dans le sol des œuvres également orphelines.

Une autre œuvre dont l'esthétique étonne, celle de Francine Larivée, dont les lieux d'explorations varient continuellement, propose une vitrine faite de bords de verre alignés, contenant des ossements et des écrits déclinant certaines des motivations de son travail. Impossible de ne pas noter l'écart problématique entre la portée du «message» et le côté clin-



MUSÉE DU QUÉBEC, PATRICK ALTMAN

Autres paroles, 1998, une œuvre de Jacky G. Lafargue

quant de l'appareil de présentation, un constat, à un ou deux projets près, extensible à l'ensemble des œuvres de l'exposition.

À l'entrée, Devora Neumark a accroché l'aboutissement du projet entamé lors de l'événement d'art urbain *Sur l'expérience de la ville*, organisé la saison dernière par Optica. Neumark, lors du vernissage, a défait la kippa qu'elle avait confectionnée sur la rue.

Transposant l'atelier au niveau de la rue, Neumark codait à même son tricot la fréquence des interactions avec le public: un fil jaune pour les contacts avec les gens, un mauve pour les moments de solitude. L'artiste a de plus reconduit sur le grillage des fenêtres de la galerie le patron correspondant à son engagement communautaire. Dans ce cas, l'œuvre, de loin la plus touchante et la plus impliquante de

tout l'ensemble, constitue le reste d'une action sobre mais empreinte d'une réelle résonance sociale.

Le caractère politique dans l'œuvre de Chantal duPont tient à l'emprunt qu'elle fait à la culture de surveillance: son travail table sur l'observation, par caméra, de passants dans la rue et, du coup, des visiteurs se penchant au-dessus d'un chevalet qui attire le regard pour mieux prendre son dépositaire dans ses filets. Plus ludique que critique, dans ce contexte, l'œuvre tombe un peu à plat, malgré la contamination du microcosme de la galerie par le social sous observation insidieuse.

Finalement, avec des œuvres dont on a déjà parlé 0en ces pages, Françoise Sullivan poursuit un engagement serein envers la peinture, à laquelle elle retourne sans cesse depuis les années de sa signature du *Refus global*. La boucle est bouclée. A travers ses secousses internes, et ses risques, l'exposition porte à réflexion et ainsi atteint une (sa?) cible.

Un colloque

«Au-dessus de la mêlée»: ces mots reviennent avec insistance. Que serait, dans ce contexte, un art qui plongerait dans la mêlée, qui s'y souillerait? L'art engagé touche juste ou rate la cible. Est-ce bien là qu'il faille l'évaluer? Une œuvre engagée, si reconnue comme un pétard mouillé, demeure-t-elle artistiquement appréciable? A partir d'où peut-on parler d'engagement? Comment établir des critères qui ne soient pas eux-mêmes décentrés? Ces questions risquent d'être soulevées lors d'un colloque qui se tiendra sur des questions connexes à l'exposition, le jeudi 19 février, de 10h à 17h. Se succéderont à la table des invités: François Dion, Nathalie Heinrich, Olivier Asselin, Gilles Lapointe, Nicole Jolicœur, Nicole Brossard, Louise Déry et Monique Régimbald-Zeiber. Les actes du

colloque, jumelés au catalogue de l'exposition, seront disponibles en août prochain.

Miki Gingras

Parlant d'art inquiet, on s'en voudrait de ne pas attirer votre attention sur la captivante production photographique de Miki Gingras, dans la petite salle de la galerie. Rien, du sujet de ces images à leur traitement par la photographie, ne devrait laisser indifférent, tant le caractère traumatique des lieux arpentés par l'artiste est rendu avec un ton approprié. En amont de ses images, Gingras place des récits qu'elle collectionne. Sa démarche s'aligne du côté du documentaire. A la différence près qu'elle ne garde que le potentiel émotif des lieux qu'elle visite. Cette série, *Acculturation*, est nourrie du récit, sorti de la bouche d'un Amérindien, du sort violent qu'ont connu dans les années 50 ceux des siens placés dans des pensionnaires construits dans un but d'acculturation.

Avec une pudeur remarquable, peu avant ou pendant leur démolition, Gingras a retiré de ces lieux hantés de souvenirs tumultueux leur esprit confus. En couleur, la dose de bougés et de flous est suffisamment juste pour ne pas laisser croire à un étalage uniquement séducteur. On croit y retrouver la substance heurtée de ces lieux, dans un traitement aucunement sensationnaliste. Le déplacement du documentaire par des effets d'abstraction laisse subsister des traits de réminiscence que chacun reconnaît alors qu'il se souvient des craintes qu'ont pu un jour susciter les corridors et les coins reculés des écoles et des pensionnats. Sauf peut-être pour la structure cruciforme qui introduit le référent appuyé de la religion, le lot d'images dévoile une belle intelligence mais surtout une grande sensibilité face à ce que les images peuvent contenir de souvenirs.

L'ART INQUIET

Artistes, vos papiers!

La galerie de l'UQAM se penche actuellement sur la question de l'art engagé avec une exposition bien ficelée, organisée par sa nouvelle directrice LOUISE DÉRY. Engagez-vous, qu'ils disaient...

Stéphane Aquin

Alors que les bilans s'accroissent en série sur l'institutionnalisation de l'art contemporain, alors que l'on sait que l'avant-garde s'est trop souvent mise au service des totalitarismes de droite comme de gauche, l'idée d'un art engagé est devenue suspecte aux yeux de plusieurs. Or les pratiques de l'engagement ne cessent de se renouveler.

La scène nord-américaine des arts visuels subit encore la vague des pratiques issues des diverses théories de la décolonisation. Hors des galeries, des artistes se transforment en travailleurs sociaux auprès de groupes défavorisés, quand ce n'est pas en terroristes culturels. Par ailleurs, aux

motifs de révolte que fournit quotidiennement l'actualité, s'ajoute la critique paradoxale mais nécessaire de l'institution artistique elle-même. Pour d'autres, enfin, le seul fait de faire de l'art demeure en soi le témoignage d'un engagement social et politique entier...

La galerie de l'UQAM se penche actuellement sur cette question, avec une exposition plutôt bien ficelée, au titre accrocheur: *L'Art inquiet*. Prenant pour prétexte le 50^e anniversaire de la parution du *Refus global* par Borduas et ses disciples, la nouvelle directrice de la galerie, **Louise Déry**, a invité sept artistes (dont un couple) à se prononcer sur ce thème pourtant piégé de l'engagement: **Doyon/Demers, Françoise Sullivan,**

Jacky G. Lafargue, Francine Larivée, Devora Neumark, Chantal Dupont.

Les artistes avaient pleine et entière latitude, ce qui peut à l'occasion mal tourner... Ce n'est pas le cas ici. Visiblement inspirés par cette commande inhabituelle – et pour certains, les plus radicaux, carrément inconfortable, vu sa provenance institutionnelle –, la plupart ont livré des propositions d'une louable intensité. C'est le cas de Neumark, par exemple, qui a repris dans les vitres de la galerie le motif de crochet qu'elle avait réalisé lors d'une longue performance tenue cet automne dans les rues de Montréal. Pour chaque contact, un point violet. Pour les moments de solitude, un point jaune. Le document original de cet

étrangement binaire témoignage d'humanité, l'étoffe elle-même, Neumark le détruisait le soir du vernissage.

Connu pour son action en milieu urbain au sein du collectif *Attitude d'artistes*, Lafargue a pris la proposition au pied de la lettre. Il a construit une manière de char allégorique arborant différents sigles de corporations et de compagnies, faits de pièces de un cent, dont les lettres composent le mot «engagement». Tout en évitant de jouer trop directement le rôle de l'artiste engagé de service, Lafargue détourne ingénieusement le sens de son engagement par la galerie.

Doyon-Demers, un couple de Québec qui s'applique depuis des années à une critique sociologique du système des beaux-arts, a marqué sa résistance avec non moins de précision et d'astuce, une vertu cardinale dans ce jeu de la critique institutionnalisée de l'institution. À l'intérieur d'une cage close placée dans la galerie même, un site Internet nous donne accès à une réserve d'œuvres «excédentaires»: jamais présentées, retirées de la circulation, à risque, jamais remarquées... (www.cam.org/~doydem/in_situ)

Et il y a les autres, dont les travaux illustrent différentes conceptions de l'engagement. Larivée, dont l'œuvre contient une réflexion écrite sur le sens de sa démarche: Dupont – peut-être pas la plus convaincante –, qui propose une application littérale, en temps direct, de la vidéo-surveillance; Sullivan, enfin, qui fait bande à part avec des peintures monochromes rouges. Pour la digne signataire du Refus global, l'engagement, ici, rime avec la liberté de ne pas s'engager, quitte à paraître anachronique et déconnectée, quitte à ne pas répondre à la commande.

Les années quatre-vingt-dix auront vu se multiplier les expositions d'art engagé, la plupart consistant soit à financer des interventions en milieu «réel», soit à exposer des œuvres reposant sur une forme quelconque d'engagement. Soit encore les deux: on se rappellera à titre d'exemple l'exposition *Pour la suite du monde*, présentée au MACM en 1992. L'exposition *L'Art inquiet* est d'un autre type. Elle ne demande pas aux artistes de réitérer, pour la galerie, leur quelconque engagement; elle leur offre l'occasion de réfléchir sur ses motifs. Du méta-engagement, en somme... Cela dit, le problème reste entier. S'il s'expose à la critique, s'il gagne en lucidité, le milieu institutionnel n'en sera toujours que renforcé. Tandis qu'à l'extérieur, l'Afrique continue de flamber.

L'Art inquiet. Motifs d'engagement
Galerie de l'UQAM
Jusqu'au 28 février

Refus d'hier, questions d'aujourd'hui

La Galerie de l'UQAM souligne à sa façon les 50 ans du Refus Global

STÉPHANIE BÉRUBÉ
collaboration spéciale

Qu'arrive-t-il lorsqu'on réunit des artistes engagés pour une exposition de groupe ? Peignent-ils la galerie rouge sang ? En défoncent-ils les murs pour repousser les limites qui nous oppressent ? Pas du tout : ils réfléchissent.

Bien que l'exposition présentée à la Galerie de l'UQAM veuille souligner les 50 ans de *Refus Global*, on n'y retrouve aucune photo des automatistes. Pas même des mots de Borduas. Rien du tout, aucune allusion. Louise Déry, la commissaire de l'exposition et directrice de la galerie, a donné dès le départ beaucoup de liberté aux sept artistes — dont un duo — qui participent au projet. Le but de l'exercice n'était pas de représenter ou d'interpréter le travail fait au Québec il y a 50 ans mais de se servir du manifeste comme locomotive. Le résultat est une exposition silencieuse, douce, et mystérieuse, peut-être trop puisqu'il y a absence totale d'information sur les oeuvres présentées. Le spectateur doit donc à son tour s'interroger sur l'inquiétude et l'engagement de ces artistes hétéroclites. Aucune oeuvre n'y est une illustration tranchante de l'engagement en art ; certaines offrent cependant des pistes évidentes.

C'est le cas de celle de Chantal duPont qui poursuit son formidable travail avec des caméras de surveillance. Une troublante démonstration de voyeurisme urbain qui nous oblige à regarder ce qu'on ne voit pas en temps normal, d'être témoins du temps qui passe.

L'oeuvre de Jacky G. Lafargue avec ses logos de multinationales qui forment le mot « engagement » soulève la question de la culture commerciale par rapport à la cultu-

re artistique. Le monument mobile est situé au coeur de l'exposition et est retenu par des câbles. L'oeuvre se promènera dans les espaces publics une fois l'exposition terminée. Lafargue veut rencontrer les gens, avoir un contact direct avec le public puisque pour lui, l'engagement ne peut se faire seul.

Le travail de Lafargue donne une réponse claire à la question de base posée par la commissaire : comment l'artiste conçoit-il son rôle dans la société, et s'en préoccupe-t-il ? Pour ce faire, Louise Déry a contacté des artistes qu'elle sait engagés, d'une manière ou d'une autre : « La plupart savaient qu'ils étaient des artistes engagés mais ne s'étaient jamais perçus comme tels. Nous avons fait une réflexion commune mais je ne voulais pas appliquer de recette. En ce sens c'était un risque réciproque », explique-t-elle. La Galerie de l'UQAM est située dans un environnement bien particulier et possède un achalandage qui ferait l'envie de plusieurs galeristes montréalais. Chaque jour, de 80 à 100 personnes viennent voir ce qui s'y passe. Un public fort différent de celui qui court habituellement les galeries ou les musées et constitué, bien sûr, d'un grand nombre d'étudiants. Bien qu'elle compte ajouter quelques indications pour donner des pistes aux visiteurs, la commissaire ne croyait pas d'emblée souhaitable

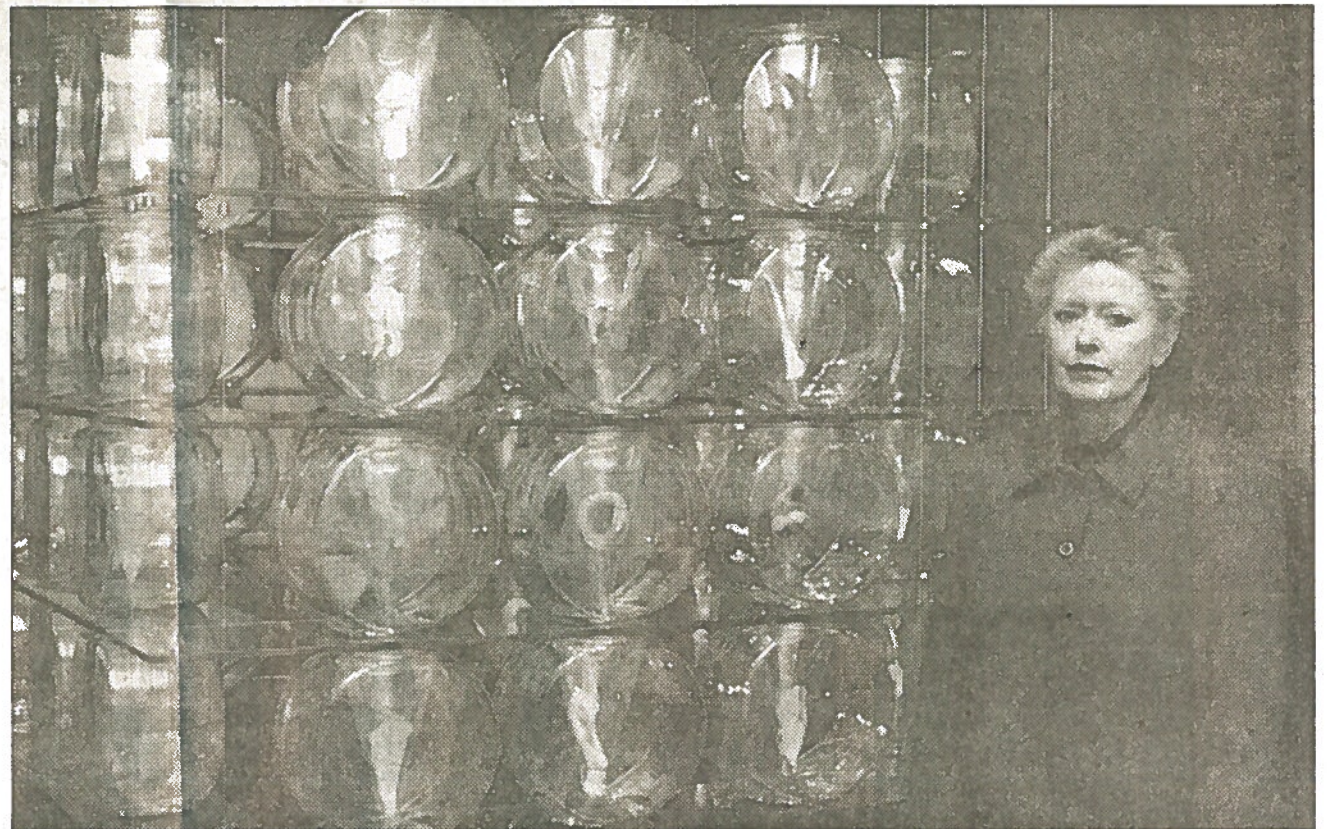


PHOTO ROBERT NADON, La Presse

Pour Francine Larivée, l'inquiétude est une réalité constante.

de donner trop d'informations sur le travail des artistes présents.

« Sans panneaux didactiques il faut se creuser la tête et se poser des questions avant que les réponses nous soient données. Dans un silence théorique, les oeuvres ont toute la place. »

Oui, mais bien futé celui qui aura perçu la subtilité des détails des oeuvres comme celles de Devora Neumark ou de Francine Larivée.

Difficile en effet puisque cette

dernière a réalisé une oeuvre très personnelle. Enfermés dans des boîtes de verre, se trouvent des ossements et des fragments de textes que l'on peut lire de haut en bas, d'un bocal à l'autre. Une réflexion sur la vie et la mort, sur le passage de l'un à l'autre. Une méditation sur la personne qui se transpose facilement sur les préoccupations de la société.

« Le moi profond est toujours inquiet. On se pose tellement de questions. Plus on cherche et plus

on trouve de nouveaux problèmes. C'est aussi le cas pour des problèmes comme la guerre ou les polluants. La vie crée des déchets : comment est-ce qu'on peut gérer ça ? » explique Francine Larivée qui considère l'inquiétude comme une réalité constante.

L'exposition se poursuit jusqu'au 28 février. La Galerie de l'UQAM est située au 1400 rue Berri. L'entrée est libre.